

silencieuse, et ce ne fut que quand elle eut disparu dans l'obscurité que le Canadien reprit la parole :

— Vous le voyez, dit-il, un nageur prudent passerait inaperçu comme cet arbre. Pas un Indien n'a bougé.

— C'est vrai, dit Pepe ; mais qui nous assure que l'œil des Apaches ne sait pas distinguer un homme d'un morceau de bois ? Et puis, il y a parmi nous un homme qui ne sait pas nager.

— Qui donc ?

L'Espagnol montra du doigt le blessé qui, tout en dormant, gémissait sur sa couche de douleur, comme si son ange gardien l'avertissait qu'il était question de l'abandonner seul à ses ennemis.

— Qu'importe ! reprit Bois-Rosé avec quelque hésitation ; la vie de cet homme vaut-elle la vie du dernier descendant des Mediana ?

— Non, répliqua l'Espagnol ; mais moi qui étais presque d'avis tout à l'heure d'abandonner ce malheureux, je crois à présent que ce serait une lâcheté.

— Cet homme, ajouta Fabian, a peut-être des enfants, qui, eux aussi, pleureraient leur père, comme je pleurerais le mien en pareil cas.

— Ce serait une mauvaise action ; elle nous porterait malheur, Bois-Rosé, continua l'Espagnol.

La tendresse superstitieuse du Canadien s'alarma subitement à ces paroles de son compagnon, et il cessa d'insister à ce sujet ; mais il reprit :

— Eh bien ! Fabian, vous qui êtes bon nageur, suivez la route qui nous est ouverte ; Pepe et moi nous resterons pour protéger cet homme, et, si nous mourons ici, ce sera en victimes de notre devoir, et avec la joie de penser que vous, du moins, vous serez sain et sauf.

Fabian secoua négativement la tête.

— Je vous le répète, dit-il, je ne veux pas de la vie sans vous deux, et je reste avec vous.

— Mais que faire ? demanda douloureusement le Canadien.

— Cherchons ! répondirent à la fois Fabian et Pepe.

C'était malheureusement un de ces cas où toutes les ressources humaines sont impuissantes : c'était une de ces situations désespérées dont un pouvoir plus fort que celui de l'homme pouvait seul les tirer. En vain, sous le brouillard qui s'épaississait, la nuit devenait plus obscure, la ferme résolution de ne pas abandonner le blessé opposait à l'évasion des trois chasseurs un obstacle insurmontable. Bientôt, des feux allumés de tous côtés par les Indiens sur les deux rives du fleuve projetèrent sur les eaux une lumière rougeâtre, qui en éclairait le cours à une assez grande distance.

Avec cette clarté, la dernière chance de salut qu'avait proposée le Canadien devenait même impossible, quand ils eussent voulu la tenter ; mais, ni les uns ni les autres n'y songeaient plus. A l'exception du reflet des feux dont se colorait la rivière, on eût dit, au calme complet qui régnait sur les deux bords opposés, qu'ils étaient entièrement déserts, car, près des foyers, nul ennemi n'était visible, nulle voix humaine ne troublait le silence de la nuit.

Cependant, les vapeurs qui se dégageaient du sein de la rivière se condensaient petit à petit, et se resserraient autour de l'îlot. Les rives du fleuve semblaient devenir de plus en plus lointaines, puis disparurent, et, bientôt, au milieu d'un épais brouillard, les feux ne brillèrent plus que comme d'indistinctes et pâles lueurs sous la silhouette indécise et vaporeuse des arbres.

CHAPITRE IV

L'ÎLE FLOTTANTE

Jetons maintenant un coup d'œil sur le bord de la rivière occupée par l'Oiseau-Noir.

Les feux allumés sur les deux rives projetaient une lueur si prolongée et si éclatante que rien ne pouvait échapper aux regards des Indiens. Une sentinelle placée auprès de chacun des foyers était chargée d'observer avec soin tout ce qui pourrait se passer dans l'îlot.

Assis et adossé au pied d'un arbre, son épaule fracassée par la balle de Pepe et maintenue par des lanières de cuir, l'Oiseau-Noir ne laissait percer sur sa figure qu'une expression de férocité satisfaite ; quant à la souffrance qu'il éprouvait de sa blessure, il eût cru indigne de lui, comme Indien, d'en laisser paraître le plus faible indice.

Son œil ardent se fixait continuellement sur la masse sombre de l'île dans laquelle il supposait livrés à de terribles angoisses les trois hommes du sang desquels il avait tant de soif.

Pendant les premières heures de la nuit, la surveillance des Indiens put facilement s'exercer ; mais, à mesure que le brouillard se condensait, le cercle de lumière se rétrécissait petit à petit. Bientôt, les vapeurs devinrent assez intenses pour dérober à l'œil des veilleurs le bord opposé du fleuve ; la clarté des foyers arrivait à peine jusqu'à l'îlot, qui lui-même disparut enfin sous la brume.

Le chef indien sentit qu'il était urgent de redoubler de surveillance. Il appela deux guerriers sur le dévouement desquels il pouvait compter. A l'un il ordonna de traverser la rivière, à l'autre de suivre le bord où il se trouvait, afin de donner ainsi aux vedettes sur les deux rives les mêmes ordres et de leur porter les mêmes menaces.

— Allez, leur enjoignit le chef, et dites à mes guerriers qui se sont chargés de surveiller ces chrétiens, dont la chevelure et la peau serviront d'ornement à nos chevaux, que les fils des bois doivent avoir chacun quatre oreilles pour remplacer les yeux, que le brouillard rend inutiles. Dites-leur que leur vigilance les rendra dignes de la reconnaissance d'un chef ; mais que, dans le cas où le sommeil assourdirait leurs oreilles, le casse-tête de l'Oiseau-Noir les enverra dormir à jamais dans la terre des Esprits.

Les deux messagers partirent pour s'acquitter de leur mission, et revinrent bientôt assurer le chef noir qu'il pouvait compter sur le strict accomplissement de ses ordres.